

HA ha!... de Réjean Ducharme, un flagrant délire?

Benoît Auger

Volume 51, numéro 3 (287), février 2010

Théâtre 1959-2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Auger, B. (2010). *HA ha!... de Réjean Ducharme, un flagrant délire? Liberté*, 51(3), 48–51.

HA HA!... DE RÉJEAN DUCHARME, UN FLAGRANT DÉLIRE ?

Il est recommandé de lire ces impressions en écoutant la chanson *Ti-Bidon* de Michel Pagliaro (fichier MP3 inclus) ou après l'avoir écoutée. Je ne sais pas à quel point la chanson en question fut populaire lors de sa sortie en 1974 (y a-t-il eu, par exemple, un enregistrement spécial de la pièce sur vinyle 45 tours, preuve irréfutable du succès d'une toune à l'époque ?). Je ne me souviens pas, pour ma part, avoir jamais entendu *Ti-Bidon* auparavant. J'avais 12 ans en 1974.

Pourquoi, quatre ans plus tard, Réjean Ducharme a-t-il choisi cette chanson comme « thème musical » de *HA ha!... ?* Parce qu'elle raconte l'histoire d'un raté sympathétique gaspillant ses talents d'artiste « à jouer toujours les mêmes morceaux » dans un piano-bar québécois ? Parce que c'est de la musique de colons (« de la musique de saloon », dit le pianiste de la chanson), bonne pour faire danser les colonisés béats que sont Sophie, Roger, Bernard et Mimi ? Quoi qu'il en soit, Ducharme, dès le début, a cru bon dresser le décor sonore de sa pièce, après avoir décrit le décor physique (« appartement d'une laideur ultra-moderne », si l'on en croit la quatrième de couverture) et les personnages qui l'habitent. Comme Michel Tournier a reconnu s'être laissé bercer par l'*Art de la fugue* de Bach lorsqu'il écrivait *Le roi des Aulnes*, Réjean Ducharme nous avoue pratiquement avoir rythmé

sa pièce sur les hoquets de piano-bar (est-ce ainsi que les hommes vivent?) de la chanson *Ti-Bidon*. Et *Ti-Bidon*, comme *HA ha!...*, ça raconte une histoire d'une tristesse inouïe sur un air enjoué.

La pièce date de 1978, donc. COMPTE À REBOURS : deux ans plus tôt, le Québec avait ouvert ses portes au monde entier lors de la tenue des jeux de la XXI^e Olympiade à Montréal, et le PQ avait pris le pouvoir avec comme but avoué de faire l'indépendance du Québec. Un an plus tôt, le gouvernement de René Lévesque avait fait adopter la Charte de la langue française, mieux connue sous le nom de « Loi 101 », faisant du français la seule langue officielle du Québec. Zéro : *HA ha!...* Ducharme nous montre que la barrière de la langue ne divise pas que les deux solitudes (les anglophones d'un côté, les francophones de l'autre), mais subdivise les solitudes en une multitude de communautés ayant chacune son propre langage. Une multitude de barrières sur lesquelles on pourrait toujours grimper pour communiquer sémaphoriquement si seulement on avait quelque chose à communiquer. Mais la communauté, « la cellule *HA ha!...* », n'a rien à communiquer. Ses quatre membres n'ont pas de manifeste à faire lire par Gaétan Montreuil sur les ondes de la télévision publique (bien que Roger s'amuse à remanier son *Bédit discours* ridiculement revendicateur tout au long de la pièce). Ils n'ont procédé à aucun enlèvement (bien que Mimi devienne l'otage psychologique des trois autres, jusqu'à ce qu'elle accepte de jouer le jeu selon les règles qu'ils ont établies et qu'ils changent constamment). Ils n'exécuteront personne (à moins que ce soit pour le *phone*, pour le son qui s'échapperait de la bouche hilare de ce *phony* francophone sacrifié sur l'autel du plus petit commun dénominateur). Ils ne sont pas armés. On ne peut pas être plus désarmé que les membres de « la cellule *HA ha!...* » (À moins qu'ils ne pensent pouvoir se servir des mots comme d'une arme, mais ils n'ont que des *moignons moignons* de mots. Ce sont des armes qu'ils ne peuvent que retourner contre eux-mêmes et qui vont leur exploser en pleine face, *HA ha!...*) Ils ne sont pas des révolutionnaires, ils ont trop (Whis)peur pour défier la force de gravité qui les entraîne toujours plus bas. Ils se laissent emporter dans la mouvance, ils foirent avec les foireux, ils pensent sans doute que le bas et le haut se rejoignent comme les deux pôles d'un univers infini.

Deux ans après le cataclysme *HA ha!...*, le même gouvernement de René Lévesque demandera au peuple du Québec de lui accorder, par référendum, le mandat de négocier la souveraineté-association

avec le reste du Canada... Ah ah!... La question sera écrite en chinois (comme le dit Mimi dans la deuxième partie, scène 6, « pour être sûr que je comprenne rien... »). La majorité a (Whis)peur de n'avoir pas compris la question et vote « non ». Certains ont fait confiance au premier ministre du Canada de l'époque (pourtant le même premier ministre qui avait déclaré la Loi des mesures de guerre pour tenter de mater les felquistes lors de la crise d'Octobre 1970), Pierre Elliott Trudeau. Trudeau, comme le Roger de *HA ha!...*, a joué sur les mots pour faire croire au bon peuple qu'un « oui » à la souveraineté, c'était un « non » à l'association et qu'un « non » à l'indépendance, c'était un « oui » au changement dans le système fédéraliste canadien. Le changement postréférendaire a eu lieu, en effet, mais on peut difficilement dire aujourd'hui, en 2010, que ce fut pour le mieux.

HA ha!... C'est le rire jaune de la défaite annoncée. Il est facile d'y voir, à rebours, une espèce de cauchemar prémonitoire, chacun des membres de la cellule représentant une allégorie de la société québécoise pendant cette période préréférendaire. Roger est à l'image et à la ressemblance des purs et durs partisans de la séparation, mais qui ont pris goût au pouvoir et qui vont s'y accrocher au prix de la déliquescence du projet souverainiste. Bernard est l'un de ces indépendantistes mous qui suivent en bêlant avec le troupeau, mais qui prennent peur à la dernière minute et qui se mettent à hurler avec les loups en espérant que personne ne se rendra compte que leur bouche édentée ne peut servir qu'à sourire béatement. Sophie est la militante enragée, solidaire, qui veut l'indépendance parce que c'est le *phone*. Peu importe le parti politique, elle va encourager tous ceux qui font avancer la cause. Elle a mouillé ses culottes quand, après la défaite de 1980, René Lévesque a dit : « [...] à la prochaine fois! » annonçant la foire continue des référendums à perpétuité. Mimi veut rester lucide. Elle veut d'un pays, mais pas à n'importe quel prix. Elle est la seule qui soit toujours à la recherche de sens. Mais elle se laissera infantiliser, niveler par le bas, par les trois autres membres du « quartet » et les rejoindra dans leur poésie de l'inaction. Elle ne votera ni « oui », ni « non », mais bien « peut-être » au prochain référendum. Sophie, la militante enragée, est la seule qui continue de danser, aujourd'hui encore, sur l'air de *Ti-Bidon* pour ne pas rouiller d'ici le prochain plébiscite. Personne n'a ri, comme aurait pu le suggérer le titre, tout au long de la pièce. Les « HA ha!... » virtuels se sont métamorphosés en « Ah ah! » sur la scène. Les dia-

logues sont parsemés de ces interjections que l'on pousse lorsqu'un des protagonistes est pris en flagrant délire.

Il ne fait aucun doute que la pièce soit chargée politiquement. Souvenons-nous que l'œuvre a reçu le Prix du Gouverneur général du Canada en 1982, quelques mois seulement après le rapatriement de la Constitution canadienne sans l'accord du Québec...